

Colette Soler

Quel devoir * ?

Préalable au devoir d'interpréter

Le devoir d'interpréter n'a rien d'universel. L'interprétation des textes sacrés de certaines religions est un choix, pas un devoir, l'interprétation de la psychose, un symptôme, etc. Comme l'éthique, le devoir d'interpréter est donc relatif au dispositif inventé par Freud. C'est un dispositif dont le réel touche au réel, dit Lacan, ce qui veut dire que l'impossible du dispositif, soit de dire toute la vérité, – autrement dit pas moyen de dire l'objet cause –, cet impossible touche à l'autre impossible propre au *parlêtre*, celui du rapport sexuel qui ni ne s'énonce ni ne s'écrit.

Il y a donc pour l'analyste, avant toute interprétation possible, un autre devoir : se laisser mettre, ou se laisser être à la place de l'objet. C'est l'objet des entretiens dits préliminaires inaugurés par Lacan, d'avant toute association libre.

Ce cadre une fois posé, il y a pour l'analyste possiblement un péché de non-interprétation, et il ne vaut que pour lui. C'est son impératif catégorique. Rien de tel pour l'analysant, il travaille, c'est une tâche commandée dans le dispositif, mais ce n'est qu'un impératif conditionnel subordonné à la demande. *Devoir* veut dire d'abord, donc, que l'analyste ne peut pas s'y refuser sauf à attenter au dispositif.

Qui est l'interprété ?

On parle, certes, de divers types d'interprétations, on peut se demander sur quoi elles portent, quels sont leurs moyens, toutes choses qui seront sûrement déclinées dans nos journées, mais quelles qu'en soient les variations, l'interprétation analytique peut être mise au singulier, comme nous le faisons, car c'est un dire spécifique, et je formule ainsi sa spécificité : ce dire ne dit rien qui ne soit de l'analysant. Pas d'exception, qu'elle porte sur le signifiant, le signifié, le non-dit, l'objet, le dire, le plus-de-jour, tous

sont du texte analysant. Que fait-elle donc paraître ? La vérité du sujet. J'y reviendrai. Dans tous les cas, c'est un dire qui ne dit rien sur celui qui le profère. Le contraire de l'interprétation au sens banal, parce que quand il s'agit de l'interprétation d'un texte théorique, philosophique, littéraire ou d'une pièce de théâtre, le mot *interprétation* désigne la touche personnelle, subjective que chacun apporte. Dans l'analyse, c'est l'inverse, c'est l'analysant qui parle de sa singularité, pas l'analyste, qui, lui, n'a pas à se dire, mais à faire dire. Du coup, même quand l'analyste *profère*, quels que soient ses mots, c'est un dire qui fait silence sur lui-même.

Ce fut un grand débat dans la psychanalyse qui a commencé avec Ferenczi, le problème du contre-transfert, avec l'idée de l'analyste se mettant au pair avec l'association libre, pour interpréter avec son inconscient. La thèse n'a pas disparu, mais ce n'est plus un grand débat, et même je crois, plus un débat du tout chez les lacaniens, et peut-être même peut-on l'interpréter quand il ressurgit comme le signe du non-analysé. Je crois que l'orientation donnée par Lacan est largement assimilée par ceux qui sont maintenant formés à son enseignement. Ce n'est pourtant pas la fin des difficultés, car ce suspens de la touche personnelle rend d'autant plus cruciale la question de ce sur quoi s'oriente l'interprétation.

Qu'est-ce qui peut guider l'interprétation de l'analyste si, contrairement à toute autre parole, elle n'est pas issue de son inconscient, disons de sa subjectivité propre, orientée ni par l'objet cause de son fantasme, ni par son symptôme de jouissance ? Freud a ouvert la voie avec son attention flottante, et un mode d'écoute décollé des significations communes du discours partagé. Il l'a ouverte mais il n'a pas tracé la voie. C'est Lacan qui l'a tracée et elle est pavée par le signifiant, sa combinatoire – d'où la référence à la linguistique –, et au final par sa logique, sans laquelle, dit Lacan, l'interprétation serait « imbécile ». Voilà qui soulève la question du joint de l'interprétation au savoir de l'analyste, thème qui sera à évoquer dans les Journées européennes de Barcelone ¹. Je la laisse en attente. Qu'est-ce qui nécessite le recours à la logique qui a beaucoup désarçonné les élèves de Lacan ? Rien d'autre que l'essence de la vérité qu'il s'agit de dire et qui est en deux parts constituée : la part articulée en signifiant, mais seulement mi-dite, « sœur de la castration », l'autre part étant sa part impossible à faire passer à l'articulation, impossible à dire, « sœur de la jouissance ». Nous avons différents termes pour la désigner, *objet cause* notamment, mais finalement, c'est *jouissance*. Seule la logique, et pas n'importe laquelle,

permet d'approcher ce qui, faisant trou dans le champ du langage articulé, y est réel.

De là on voit l'espace de tous les péchés qui guettent l'interprétation de l'analyste, outre la non-interprétation. Lacan en a indiqué le principe dans le séminaire *L'Acte analytique* : à cet égard la logique commande, dit-il. En effet, rien n'advient à un parlant qui ne soit pris dans la logique du langage, « à moins, sûr aussi, que des types, des normes s'y rajoutent comme purs remèdes ² ». Types et normes de quoi ? Eh bien, de ce qui loge dans l'autre part de la vérité d'un sujet, la chose *désir-jouissance*. Pas étonnant que les premières normes qui aient sévi dans la psychanalyse aient été celles dénoncées par Lacan à partir d'un certain moment, les normes de l'ordre social et sexuel. Souvenez-vous de ses ironies sur l'oblativité. Je les mets au passé, car il est sûr qu'aujourd'hui nous n'en faisons plus doctrine, de ces normes. Qui oserait ? Ce n'est pas dire cependant que l'on n'en fasse plus usage. Voilà un des problèmes de notre actualité.

Comment mettre en œuvre une interprétation qui ne soit ni impérative ni directive, le fût-elle, – car il est rare qu'elle soit ouvertement impérative –, fût-elle, dis-je, sur le mode très *soft* de la suggestion, du bon conseil qu'anime la bonne intention aidée des préjugés propres de l'analyste ? Le risque est grand d'une interprétation qui panse la plaie, *panse* avec un *a*, Lacan dit qui la « bourre », ce qui, d'une part, ne peut que ramener l'analysant au problème qui était à résoudre à l'entrée – et c'est le plus grave –, et, d'autre part, relève de ce que Lacan nomme la *canaillerie*, alors que l'interprétation analytique doit être un dire *a-normé*, – si je peux fabriquer ce mot –, ce qui ne franchit pas le pas d'*a-normal*. On pourrait citer beaucoup d'exemples, surtout en ce qui concerne la vie de couple avec son idéal de l'oblativité génitale, et c'est ce qui avait induit Lacan à admonester les analystes en leur disant « laissez-les se débrouiller », ou encore, tel praticien résumant en fin de séance ce qui s'y est dit, le contraire de la coupure : l'enveloppement protecteur. Tout cela répond évidemment aux difficultés de l'interprétation auxquelles nul analyste n'échappe.

Quelles règles pour l'interprétation ?


Lacan l'a dit, il y a des règles, et on pourrait les formuler. La première qui l'a été par Freud, c'est ce que j'ai évoqué au début : pas d'interprétation hors transfert. Règle d'une abstention qui tient l'interprétation en réserve, jusqu'à ce que le sujet supposé savoir soit institué. Ce qui oblige déjà à ajuster l'interprétation au mode de transfert propre aux diverses structures cliniques. Ce sera sûrement un chapitre de nos journées.


Je m'arrête sur un autre point de l'interprétation que je dis *a-normée*. L'interprétation analytique, si elle est analytique, ne commande pas. C'est un dire oraculaire, *apophantique*, mais qui ne dirige pas.


Comment est-ce possible ? Vaste question. Je condense sur deux points. Quand l'interprétation vise le texte de la vérité, elle use du signifiant, Lacan disait « intrusion de signifiant », or le signifiant en lui-même est impératif, il commande. En outre, cette interprétation signifiante reste dans le champ de la vérité mi-dite, et le problème, – on ne le sait que trop – c'est comment l'arrêter. La vérité mi-dite ne peut trouver de terme, de principe d'arrêt, que par l'impossible à dire, sous ses différentes formes. C'est ce que Lacan appelait le passage de l'impuissance à l'impossible.

Comment l'interprétation peut-elle y contribuer, elle qui n'endoctrine pas sur la structure du langage ? La voie passe par deux maîtres mots : équivoque et coupure. Je ne fais que les évoquer là. L'équivoque est en première instance un usage du signifiant qui use de ce que l'entendu est lui-même équivoque, les unités signifiantes y sont incertaines, à identifier donc, pour préciser ce que le texte dit. Un choix est donc laissé à l'analysant qui reçoit l'interprétation, quoique celle-ci, à faire entendre autre chose, vise non le doute, mais plutôt la certitude. Quant à la coupure, il y en a plusieurs, celle qui scande le texte, et celle qui ne passe pas entre les signifiants, mais qui cible soit ce qui s'en écrit, soit surtout son dire. Et sans doute que le dire silencieux y intervient, lui qui n'est pas n'importe quel silence. C'est que, dans la structure du transfert, le silence parle. Dans « La direction de la cure » Lacan l'évoquait déjà avec un doigt pointé, il l'évoque encore je crois avec cette affirmation étonnante : « Il n'y a qu'à plus en dire que répond le pas assez. » Or l'analyste n'énonce quasi jamais un « pas assez », mais son silence le dit, en réponse au « plus en dire », car, quel que soit « le plus », il est en manque de ce qui ne peut se dire, et que le dire silencieux indexe. Il le dit à condition que sa présence d'analyste n'en soit pas effacée évidemment.

Mots-clés : interprétation, signifiant, équivoque, a-normal, silence, dire.

* Intervention du 27 novembre 2016 aux Journées nationales EPFCL 2016 à Paris en introduction du thème des Journées EPFCL 2017 à Toulouse « Le devoir d'interpréter ».

1. Journées européennes de l'EPFCL à Barcelone, 21 et 22 janvier 2017, sur le thème « Le savoir du psychanalyste et son savoir-faire ».

2. J. Lacan, « L'acte psychanalytique. Compte rendu du séminaire 1967-1968 », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 380.